

Actalia

Chapitre 1

« Rends-moi ça ! »

J'avais neuf ans lorsque je vis cela, un gamin d'une dizaine d'années venait de voler un fruit et tentait de fuir parmi la foule matinale du marché. J'avais suivi ses gestes depuis le début, depuis qu'il avait envoyé son ami faire semblant de s'intéresser à une marchandise. Ami qui n'était plus là d'ailleurs, il avait du s'éclipser aussitôt le mal commit.

La vieille femme n'avait aucune chance de rattraper le voleur, il se faufilait partout et courrait aussi vite que ses petites jambes le pouvaient malgré le gros melon qui occupait ses bras. Il avait bien choisi sa victime. Malheureusement il ne devait pas avoir prévu ce qui allait se passer ; un groupe d'hommes armés lui barrait la route, un autre lui coupait la retraite. Il était fait, ces hommes allaient le punir pour avoir osé voler une vieille dame, gamin ou pas. Le petit courrait dans tout les sens en essayant désespérément d'éviter les gardes. Son ami le priait de lâcher sa prise et de grimper vers lui, perché à une fenêtre, facilement atteignable pour un enfant, mais il lui fallait en effet abandonner le fruit. Il se tourna vers son complice et lui fit signe qu'il n'allait pas venir.

Ce fut son ultime erreur, un des adultes profita du manque d'attention du garçon pour l'attraper par l'épaule. Le soldat le retourna et ricana :

-Monsieur, Je l'ai ! Petit voyou, osé s'en prendre à une vieille dame...

L'autre soldat en uniforme bleu s'avança, essoufflé, et prit le voleur par le bras.

-Aaah ! Lâchez-moi, vous me faites mal !

-Et ce n'est rien a coté de ce que je vais te mettre.

On aurait dit que l'homme avait réunit toute ses forces dans son poing, qu'il délivra dans le ventre de l'enfant. Le coup était parti trop vite, le petit chapardeur fut projeté en l'air et retomba deux mètres plus loin, inanimé. La foule, qui avait l'habitude de ce genre de méfaits, ne porta pas attention à la scène, seule la vieille femme vint vers le corps pour reprendre sa marchandise.

-Vous y êtes allé un peu fort, monsieur.

-Fort ?, répondit l'autre, ce n'est pas comme si il ne l'avait pas mérité.

-Quand même... Je pense que vous l'avez tué, il ne respire plus.

-Et bien allons nous en, personne ne se souciera de lui de toutes façon, vois comme les villageois y sont habitués, il faut que cela change.

Le groupe partit en direction de la caserne, comme si rien ne s'était produit.

Je restais choquée par la brutalité de l'homme envers l'enfant, comment pouvait on être comme cela, n'éprouver aucun remord face à la mort ? Mon corps tremblait, incapable de bouger.

« Ne reste pas là petite ! Part retrouver tes parents avant que cela ne se gâte »

L'homme qui venait de me mettre en garde fixait le mort, les larmes aux yeux. Il portait de beaux habits verts bouteille, comme les nobles.

-Va t en tout de suite, et dis à tes amis de ne pas venir ici ce matin sous peine d'être blessé.

L'homme me regardait à présent, avec ses yeux bleus, un petit sourire aux lèvres, et me poussa gentiment vers la sortie de la place. Je me retournais une dernière fois pour le voir. Il était agenouillé près du corps, les mains liées contre sa poitrine, faisant une prière.

Mon père étant un soldat haut gradé, je décidai de lui rapporter tout ce qu'il venait de ce passer sur le champ. Ma priorité maintenant était de venir en aide à cette personne qui pleurait son fils, et il était le seul qui en avait le pouvoir actuellement. Je parti, laissant tomber ce pourquoi j'étais venu, à travers les dédales d'Eylin. Notre ville était la capitale du Royaume d'Eylin, un Royaume uniquement composé d'îles, certaines gigantesque, d'autres ne pouvant accueillir qu'un petit village. Mais à cet âge mon monde se limitait à ma ville natale, où je pensais y rester toute ma vie. Je n'avais pas encore conscience du monde immense qui m'entourait.

Je me dirigeai donc vers l'est, au port, d'où l'on pouvait voir le Château.

Sans savoir si cela était à cause de la peur ou de l'excitation je me mis au pas de course, bousculant plusieurs personnes et renversant quelques stands. Le chemin était plutôt court; la place du marché se trouvait très proche de la cote. J'arrivai donc à destination ; le port, qui regorgeait d'activités matinales : les pêcheurs revenaient vendre leurs prises, d'autres partaient ou repartaient. Les navires marchands embarquaient leurs achats ou troques. Un de ces derniers était magnifique ; une coque entièrement noir sous des voiles d'un blanc neigeux. J'enviais le possesseur d'un tel bâtiment. Quelque chose de différent des autres journées attira mon attention, deux navires militaires étaient amarrés plus loin, des dizaines d'hommes en uniforme sortaient d'un des deux. Le même uniforme des gardes de la place, de l'assassin. L'autre paraissait vide, il devait être arrivé plus tôt et avait déjà déchargé sa cargaison.

En passant devant les deux énormes bâtiments je vis une femme perchée sur le cordage, parlant à ce qu'il semblait être le capitaine. Elle affichait un grand sourire.

Un frisson parcouru mon corps, cette personne faisait peur. J'accélérai le mouvement.

J'habitais plus loin en dehors du port, dans la forêt, et il me fallait bien cinq minutes pour y parvenir. Je l'aperçus finalement ; une maison en bois plantée au milieu d'un énorme jardin de fleurs et de buissons, le tout entouré par d'immenses arbres printaniers. Certaines pousses dépassaient le bâtiment, qui paraissait ridicule parmi toute cette flore.

Mon père était en quelque sorte le descendant d'un héros de guerre, il avait hérité du terrain ainsi qu'une énorme somme d'argent, le plaçant lui et sa famille au même niveau que la noblesse du pays. Je ne me rendais pas encore compte de la chance que j'avais, pour moi vivre dans ces conditions étaient naturelles, aucunes questions ne me venaient à l'esprit lorsque je regardais l'endroit où je vivais ou les vêtements que je portais.

Je rentrais donc en courant dans la propriété, scrutant les alentours à la recherche de mes parents, puis fis brusquement mon entrée dans la maison. Ma mère, qui préparait le déjeuner, tourna la tête dans ma direction et fronça les sourcils ; je venais de courir à toutes jambes dans la forêt et étaient tombée plusieurs fois dans la poussière, je devais être dans un sale état, sans compter les larmes qui n'avaient pas encore séchées sur mes joues.

Elle se retourna complètement et vain s'accroupir auprès de moi.

-He bien, commença t elle, que t'es t il arrivé ?

Ma mère me parcourait du regard, de plus en plus inquiète.

-Il s'est passé quelque chose sur la place du marché, bredouillai-je, il faut que je parle à papa tout de suite !

Elle se leva et parti en direction de l'étable, où était installés les chevaux. Je la suivis.

Malgré toute cette fortune héritée, mon père s'était engagé dans l'armée pour suivre les pas de mon grand père. C'est pourquoi il vivait dans la modestie comme se le devait un bon soldat. Bien que le terrain fût magnifique, aucune babiole, aucun habit superflu ne demeurait ici ; mon père dépensait son argent dans ce qu'il qualifiait de nécessaire, comme les chevaux, les armes, les outils pour

entretenir leur territoire, etc...

J'avais ainsi mon propre cheval, qui m'avait été offert pour mes neuf ans ; Meiny.

Meiny était du genre excitée, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle mon père me le donna.

« Ton but est de dresser ce cheval, le jour où il sera calme en ta présence, il sera tiens. » M'avait il dit. Le problème était que je n'aimais pas particulièrement ces bêtes, peut être était ce dû à leur grande taille, ou parce qu'ils avaient renversé ma mère l'an dernier. Quoiqu'il en soit je ne m'en occupais pas vraiment, et cela attristait mon père.

C'est à coté de sa jument, Contîmes, que l'on retrouva papa, en train de chanter à voix basse.

-Afa ! Appela ma mère, ta fille à quelque chose à te dire.

L'intéressé se retourna avec un sourire en coin et s'approcha de moi, laissant la jument seule.

-Alors, tu as acheté tout ce que je t'ai demandé ? Il me faudra tout ça avant ce soir si tu veux que je prépare une surprise à ta mère.

Il me pinça la joue. Cet homme avait une capacité impressionnante à apaiser l'âme des autres, je me sentais en sécurité et calme en sa présence. Mais la situation était critique, je devais aider le parent que j'avais laissé sur la place. Je pris la main qui ébouriffait mes cheveux et me mis à parler à toute vitesse :

« Je suis allé au marché comme tu me l'avais demandé mais il s'est passé quelque chose d'horrible » Le sourire de mon père s'effaça un peu, mais il était toujours présent, essayant de comprendre ce que je baragouinai.

« Un petit garçon a essayé de voler une vieille dame, mais... » Les mots avaient du mal à sortir, le souvenir du soldat frappant de toutes ses forces le gamin était fixé en moi.

« Une grande personne en uniforme l'a attrapé et l'a frappé.... Je pense qu'il a été tué sur le coup ! » Le sourire s'était remplacé par une grimace, ce que je disais était grave, un soldat accusé de meurtre, même par un enfant, était condamné à être jeté pour une durée indéterminée aux fers si les faits étaient vérifiés.

Il me prit par les épaules et me regarda dans les yeux :

« Comment était leur uniforme ? De quelle couleur étaient-ils ? »

-Bleu, ce n'est pas une couleur d'ici, hein, papa ?

-Non ce n'en est pas une...

Il se leva et regarda en direction du château, que l'on pouvait apercevoir à travers les arbres.

« Veux-tu bien venir avec moi pour identifier celui qui a fait ça, Actalia ? Ce sont peut être des étrangers mais ce sont des soldats, or les règles sont les mêmes partout. Cette personne, si tu dis vrai, devra recevoir sa punition. »

-Oui je veux venir, répondis-je aussitôt, tu dois aussi aider le père de cet enfant...

-Le père dis tu ? Le père a assisté à la scène sans réagir ?

-Je pense qu'il est arrivé trop tard, mais il m'a dit de partir de la place avant que ça ne se gâte.

Je repensais à ces paroles puis continua ;

« Tu crois qu'il va se venger des soldats ? »

-J'en ai bien peur, soupira t il, il va falloir faire vite.

Il reparti mettre la jument dans son enclot puis se dirigea vers la maison. Sans se retourner il pointa la ville du doigt.

« Je vais me changer, attends moi devant sur le chemin. Tyn, continua à préparer le déjeuner, on reviendra avant midi. »

Il claqua la porte derrière lui. Je jetai un coup d'œil à maman, elle avait l'air calme, sûrement habituée à ce genre d'événement puisqu'elle aussi est une militaire, ou plutôt « était », ayant arrêté

sa carrière pour m'élever. C'est elle qui m'éduquait, me nourrissait, et m'abritait, tout cela en même temps.

J'allai vers le bout du chemin, me frayant un passage parmi les énormes buissons, toujours plus haut que moi, et attendit, le temps que mon père se transforme en Lieutenant.

Quelques minutes passèrent lorsqu'il fit son apparition ; l'uniforme vert qu'il portait allait parfaitement avec ses cheveux d'un blond presque blanc, l'éternel médaillon à tête de renard qu'il portait autour du coup faisait ressortir ses yeux verts et une épée jusqu'alors inconnue de mes yeux était pendue à sa hanche droite. Il était magnifique et je compris soudain pourquoi je voulais faire appel à son aide : je voulais le voir en action, le voir faire respecter l'ordre grâce à son uniforme, à son grade.

Il me prit par la main et nous partîmes vers le lieu du drame. Il voulait voir s'il y avait eu ou non bagarre avant de parler aux soldats. Sur le chemin plusieurs personnes se tournaient vers mon père, la plupart du temps le saluant d'un sourire, mais certaines personnes baissaient la tête ou fronçaient les sourcils. Je ne comprenais pas ces dernières, un soldat, qui plus est gradé, était là pour la protection de la ville, du pays, alors pourquoi lui en voulaient-ils ? Je décidai de poser directement la question au concerné, qui se mit à ricanner.

-Evidemment notre but premier est de faire régner l'ordre, mais la manière dont nous le faisons ; la force, ne plait pas à tout le monde. Tu en as d'ailleurs eu un bel exemple ce matin en voyant le petit se faire taper. Ces « gentils » soldats ont utilisé une fois de plus leur pouvoir pour faire ce qu'ils appellent le bien. C'est à cause de personnes comme eux qu'on ne nous regarde pas tous avec de grands sourires en disant « merci de nous protéger ».

Il m'ébouriffa les cheveux et continua :

« Mais ne t'en fait pas, tout le monde n'est pas méchant, et même les méchants ont du bon en eux, c'est d'ailleurs pour cela que je vais les voir ; je veux qu'ils prouvent au père qu'ils peuvent être gentil en lui remboursant une partie des dommages qu'ils lui ont fait. Evidemment son fils ne lui sera pas rendu, mais je t'assure que la punition qu'ils recevront soulagera son deuil. »

Je le croyais sur parole, c'était son métier après tout, et il devait sûrement être plus haut gradé que les deux meurtriers. Sur le reste du chemin j'avais les yeux fixés sur son épée, ce n'était pas la même que d'habitude, simple, de la longueur de son avant bras. Celle là avait plusieurs décorations sur la garde, ornée de petites pierres et son fourreau faisait presque un mètre. Ce qu'il avait ici n'était pas son arme de service, mais une arme de noble, comme celles que je voyais lorsque mon père invitait des nobles de passage. L'un d'eux m'avaient expliqué que c'était plus une arme de décoration que de combat, elle était en effet trop lourde à cause des bijoux et de sa longueur, mais elle restait une arme, utilisable. Je pense qu'il l'avait prise pour faire bonne impression, pour me faire plaisir. Il savait que j'appréciais son métier et il faisait tout pour que cela continue.

« On y est »

Je sursautai, je ne m'étais pas rendu compte du temps qui passait en regardant son attirail. Autour de moi rien de la place du marché n'avait pas changé, si ce n'est deux autres corps allongés aux côtés de l'enfant, ce qui expliqua pourquoi la voix de mon père était morne. Je reconnus l'habit de noble d'un des corps : le père du voleur, l'autre était un homme de forte carrure, peut-être un ami du premier, ou un malheureux qui s'était trouvé au mauvais moment au mauvais endroit...

Une femme pleurait silencieusement près d'eux, sûrement de la famille, mon père s'en approcha, furieux. Il lui posa sa main sur l'épaule.

-Excusez-moi, Madame ?

La réaction de la femme lorsqu'elle vit mon père fut immédiate ; elle sursauta et se mit à reculer avec

une expression d'horreur sur son visage.

-Ne me touchez pas, cria t elle, ne me faites pas de mal je vous en prie !

La foule commença à s'intéresser à la scène, plusieurs personnes se rapprochèrent. Mon père ne parut pas étonné du déroulement de l'affaire, il s'accroupit et lui lança un sourire triste.

-Je ne vous veux aucun mal, dit il, je suis là pour vous aider.

Le femme, qui regardait ses chaussures, leva la tête et fixa mon père dans les yeux.

-Vous n'êtes pas avec eux ?, bredouilla-t-elle.

-Si par « avec eux » vous voulez dire « dans le même camp » alors oui je suis avec eux. Mais !, continua t il en voyant les sourcils de la femme se froncer, ce qu'ils ont fait (il pointa du doigt les corps) est absolument impardonnable. C'est pourquoi j'ai besoin que vous veniez avec moi, j'ai besoin de votre témoignage, en plus de celui de ma fille, pour pouvoir arrêter ces hommes. Voulez vous bien nous accompagner au camp militaire ?

Elle avait l'air perdue, cela ne devait pas être facile pour elle, des soldats avaient tué toute sa famille, et un autre lui demandait son aide.

-Non, chuchota t elle, je suis désolée je ne peux pas... Je ne veux pas vous faire confiance.

Mon père soupira et se releva.

-Je comprends, si vous le voulez je peux envoyer quelques uns de mes hommes pour vous aider à enterrer vos amis.

Elle les regarda en baissa la tête. Tout était dit.

« Très bien, continua mon père, je ferai mon possible pour punir ces meurtriers. »

Il se retourna et me fit signe de le suivre, direction le camp militaire. J'entendis la femme pleurer à chaudes larmes.

Le camp était plus loin vers l'ouest de la ville, au milieu de la forêt. Le Roi ne voulait pas qu'il y est d'interaction entre les activités militaires et les villageois, c'est pourquoi ces derniers avaient l'interdiction d'y entrer.

Il y avait pourtant quatre personnes, apparemment civils, devant les portes.

-Bonjour messieurs, les appela le lieutenant, ce lieu est interdit aux non militaires, que faites vous ici ?

Lun d'eux se retourna, dégaina une épée et la pointa sur le soldat.

-Je veux voir ton chef, siffla t il, amène moi ton supérieur ici, il faut que nous ayons une discussion...

Mon père soupira, certes quelqu'un le menaçait d'une arme, mais lui était beaucoup plus entraîné au combat.

-Vus la façon dont tu tiens cette épée, tu ne pourras jamais m'obliger à faire quelque chose.

Cependant, je m'engage à vous amener l'homme qui vous cherchez vraiment, car c'est pour ce qui s'est passé sur la place du marché que vous êtes ici, n'est ce pas ?

L'homme était déstabilisé, papa avait tapé dans le mille. Il rengaina son arme et baissa la tête.

-Je vous demande pardon, je me suis un peu emporté, l'homme qui a été tué est notre frère. Il n'avait même pas eu de rapport avec le voleur, il a juste essayé de retenir celui qui voulait des ennuis aux soldats.

Il devait parler du deuxième individu mort.

-Revenez dans une demi heure, votre homme sera la ainsi que ses complices. Soyez sur qu'ils auront déjà reçu leur punition alors pas de bêtises.

Sur ce il me prit la main et s'avança vers la porte. Sa poigne était plus forte que précédemment, on y sentait de la colère, et un peu de frustration.

-Ouvrez-moi la porte ! Cria t il.

Un garde passa la tête par la fenêtre et observa le lieutenant.

-Ah ! C'est vous, souffla t il, entrez donc, il y a du grabuge à l'intérieur, un officier de plus ne serai pas de trop, si vous voyez ce que je veux dire...

Mon père écrasa ma main, je poussai un petit cri de douleur pour l'avertir.

-Désolé ma chérie, dit il, je suis un peu nerveux.

-Ce n'est pas grave, dis-je avec un sourire, il faut que tu rétablisses l'ordre !

Il rigola, et m'ébouriffa les cheveux.

-Tu as parfaitement raison, et tu vas m'aider à rétablir cet ordre !

Le garde actionna le levier d'ouverture et nous franchisâmes les portes du camp. Il nous salua au passage et nous souhaita une bonne journée, quelque fut l'issue du conflit qui se déroulait à la cantine.

L'endroit était immense, on aurait pu se croire dans une petite ville sans ces bâtiments verts semés partout autour de nous. Il devait y en avoir une vingtaine en tout, de toutes les sortes ; entrepôt, salles de sports, cabanes où dormaient les recrues, cantine, QG, etc...

Ce dernier était au centre, dominant tout les autres par sa hauteur. A chaque fois que je venais ici j'étais impressionnée, plus haute que large, c'était une tour à mes yeux, le plus haut immeuble de cette île.

C'est vers la cantine que l'on se dirigeait, c'était apparemment là bas que tout se tramait, et mon père n'avais pas envi de passer par le QG pour informer ses supérieurs de l'incident. Qui devaient d'ailleurs être sur place eux aussi.

Quand nous arrivâmes sur place une foule était stationnée devant l'entrée, le lieutenant dut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'arriver devant la porte, se frayant un chemin à coup de coude et de « poussez-vous », avec moi derrière, ma main toujours accrochée à la sienne.

Quatre hommes étaient au garde à vous sur le mur du fond. Parmi eux se trouvait l'un des hommes de la place, celui qui avait inspecté le corps. Deux officiers leurs faisaient face, les bras croisés. Un interrogatoire sérieux était déjà en cours.

-...fait ça ? Finit l'officier de droite.

C'est le complice du meurtrier qui répondit :

-Je ne sais pas, je n'étais pas là quand cela s'est produit, monsieur. Plusieurs personnes ici pourront témoigner que je commençais à m'installer dans mes quartiers. Je n'ai pas bougé du camp depuis que l'on a débarqué.

Il mentait ! Evidement dire la vérité lui aurait valut les foudres du conseil, mais si on venait à savoir qu'il mentait, alors la punition serait encore plus grave. Et le fait est que plusieurs témoins l'avaient vu sur place, dont moi.

-Il ment ! Criais je, j'étais là quand ils ont tué le garçon, j'ai tout vu.

Mon père me fit taire et s'accroupit devant moi, un doigt sur la bouche.

-Tais toi donc, chuchota t il, il ne faut pas interrompre un officier.

-Mais il ment ! Chuchotai-je.

-Je le sais, mais nous n'avons pas notre mot à dire, reste tranquille, pour l'instant.

J'acquiesçais et il se releva, s'excusant d'un signe de la tête aux personnes que j'avais interrompu. Je croisais le regard de l'homme que je venais d'accuser et eu un hoquet de surprise. Son regard était ampli de haine, d'envi de meurtre, il n'écoutait même pas son supérieur qui lui parlait. Je me cachai derrière mon père pour fuir ce regard, tremblante.

-Soldat Minain ! Hurla l'officier. Vous êtes accusé d'actes graves, alors écoutez moi bien ! Si vous ne

me dites pas la vérité vous savez ce qui vous attend. Coopérez et vous verrez votre peine diminuer. Le soldat déglutit mais ne céda pas. Il leva les yeux au plafond et secoua la tête.

-Très bien, soupira le deuxième gradé, conduisez moi cet homme en prison, toutes les visites lui seront interdites jusqu'à nouvel ordre.

Deux hommes sortirent des rangs et l'emmenèrent dehors. Il se laissa faire, ne me quittant pas des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière une porte. Je frissonnais de plus belle, mon père le remarqua et me demanda de me calmer, qu'il fallait que je sois forte devant les hommes qui allaient nous interroger.

« Au suivant... »

L'interrogatoire se passa exactement comme le précédent, chacun des trois soldats déclarèrent n'avoir rien vu ; ils furent emprisonnés. Le problème était qu'eux n'avait réellement rien fait et j'espérais qu'ils seraient libérés le plus tôt possible.

Quand le dernier disparu derrière la porte, les deux officiers se tournèrent vers nous. L'un d'eux afficha un grand sourire en voyant mon père, l'autre n'avait aucune expression vivante sur son visage, comme s'il portait un masque.

-Alors vous aussi vous avez entendu parler de ce drame, Lieutenant Afal ? Commença le premier. Je suppose que cela ne vous plait pas, autant que nous. Mais il se trouve que j'ai déjà quelques suspect, ces quatre là par exemple n'était pas dans le camp à l'heure du crime.

-Ils ont donc tout les quatre menti...

-Pas forcément, à l'exception du premier ils disent n'avoir rien vu, et non être resté ans le camp. Le premier a menti, il sera puni sévèrement, mais cela ne nous avance pas sur qui a fait ces meurtres. Il baissa la tête pour me regarder, son sourire s'élargi encore.

-Mais il me semble que nous ayons un témoin oculaire, ce qui nous facilitera grandement la tache. Vous dites que vous étiez sur le lieu des meurtres ?

-Oui, bredouillai-je, j'ai vu l'homme qui a tué l'enfant, mais je n'ai pas vu les autres mourir.

Malgré son grand sourire cet homme me faisais peur, il avait une très grande taille et était plutôt robuste, et ses yeux reflétaient l'ennui, il n'avait pas de temps à perdre avec ces sottises.

-Allons bon ! Et acceptera tu que je te montre plusieurs soldats, ceux en uniforme bleu, pour nous aider ?

-Oui, si c'est ce que mon père veut alors je le ferai.

Mon père acquiesça lorsque l'officier lui demanda la permission, et il m'emmena auprès des nouveaux soldats. Tous étaient équipés d'une tunique bleue et de bottes vertes. Après quinze minutes à passer dans les rangs je désignais deux personnes, deux des complices, mais pas le meurtrier.

-Il n'est pas là dis tu... mmh, c'est embêtant, d'après quelques civils ils étaient quatre, or tu n'en as dénoncé que trois.

Il reparcouru les soldats des yeux et continua :

-Il y a ici quarante-six hommes et femmes sans compter les quatre emprisonnés, tous nouveaux ici, arrivés fraîchement par navire ce matin. Le problème est qu'il n'y en a pas plus, le rapport est formel, il est précisé que cinquante soldats, un commandant et un, une générale nous serai amené pour parfaire leur entrainement. J'en conclus donc que le coupable, aussi incroyable que cela puisse paraître, est le commandant, étant donné qu'aucune femme de cette unité n'a été aperçut en dehors du camp...

-He bien, maintenant que vous le dites, un de ses complices lui parlait avec beaucoup de respect, comme à un gradé.

Le commandant poussa un long soupir.

-Que quelqu'un aille me chercher cet homme.

Un soldat vert (soldat d'Eylin) se proposa pour la mission.

« Très bien, allez y et surtout ne lui dites pas ce pourquoi il est appelé ici, il pourrait nous échapper. »

L'homme salua le gradé et sorti au pas de course.

Mon père me félicita pour avoir été à la hauteur et il profita du temps d'attente pour m'expliquer comment marchait la cantine, en me montrant où on prenait les couverts, où les serveurs se mettaient. Il disait que tout ce qu'on racontait sur la nourriture militaire était purs mensonges, qu'elle était tout à fait abordable. Sur cette dernière remarque le commandant rigola et affirma qu'elle était belle et bien mauvaise, voir peut être nuisible pour l'homme, et tout deux éclatèrent de rire.

Peu de temps après le soldat revint, derrière lui se trouvait le meurtrier, la moustache encore humide de bière.

La première chose que je fis fut de l'accuser à coup de : « C'est lui ! ». Je ne me rendais pas compte que je m'adressais à un commandant, et encore moins à un héros de guerre. Ce n'est qu'après la mise en garde de mon père que je vis le symbole sur sa tunique bleu ; une tête d'éléphant, qui prouvait que cet homme avait fait des prouesses au combat, et plus particulièrement au commandement.

Je ne savais pas quoi faire, j'avais vu ce héros tuer un petit garçon, et c'était aussi certainement lui qui avait tué son père, mais que peut dire une petite fille de neuf ans face à lui ?

Mon père me croyais sûrement mais lui non plus n'avait pas le grade approprié, seul les deux autres officiers l'avait.

-Commandant Derin, commença un des officiers, je vous ai fait amener ici pour des raisons graves. Il y a dans cette pièce (il fit un geste de la main pour me montrer mon père et moi) deux personnes qui vous accuse d'avoir tué un garçon, et ce, parce qu'il avait fait acte de vandalisme. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Le général eu un petit rictus au niveau de la bouche et me regarda, puis il s'avança vers moi, ignorant la question

Mon père me mis aussitôt derrière lui et défia le meurtrier du regard.

-Surtout, dit il, ne vous approchez pas d'elle, elle dit vous avoir vu commettre ce crime et je la crois, or je ne laisserai aucun tueur approcher ma fille.

L'homme ne daigna même pas le regarder mais il écouta l'avertissement, continuant à me fixai des yeux, comme s'il cherchait à y trouver quelque chose et demanda : « Et vous monsieur... N'êtes vous pas un meurtrier ? N'avez-vous pas tué des gens parce qu'ils en voulaient à nos lois ? »

En fait non, mon père ainsi que beaucoup de soldats présents n'avaient vécu la guerre, mais il baissa quand même la tête, tout le monde avait compris ce que voulait dire le héros.

« Avouez-vous donc avoir tué ses gens ? »

Un des officiers avait repris la parole, brisant ce moment de silence.

-Oui.

Malgré cet aveu il me regardait toujours, en se mordant la lèvre inférieure.

Mon père reprit son esprit et me cacha plus encore derrière moi, me coupant du regard sans émotion de l'homme, puis se retourna pour me faire face et dit : « Tu as été superbe ma chérie, grâce à toi nous allons arrêter ce méchant. Mais avant cela, je voudrais que tu t'éloignes (Il me montra une table derrière lui). Va t'asseoir là bas, tu veux ? »

J'acquiesçais, mais avant d'avoir pu faire le moindre geste je vis le meurtrier, se tenant debout, en

face de moi. J'avertis le lieutenant que se retourna aussitôt, en garde.

-Je vous ai dit de ne plus l'approcher ! Eloigner vous !

Les soldats commençaient à s'agiter sur la droite et les deux officiers, les bras croisés, regardaient la scène sans ciller. L'issue de cette affaire n'aller certainement pas se régler devant un juge d'après leur visage.

Toujours sans jeter ne serai ce qu'un seul coup d'œil à mon père, Derin parla : « Je ne reçois pas d'ordre d'un sous gradé, Lieutenant, crime ou pas je n'ai pas encore été jugé, je suis donc encore commandant. Je vous demanderez donc de vous écarter de mon chemin, je veux juste parler à cette fille, voir son visage, celui qui a eu l'audace de m'accuser. »

Le ton n'était plus calme, on commençait à y sentir la colère, peut être même la peur. Ses yeux noirs ne tenaient plus en place, un mince filet de sang coulait de sa lèvre inférieure. Afal commença à prendre cela au sérieux, tout en me maintenant derrière lui il interrogea les officiers supérieurs du regard, pour leur demander d'intervenir, mais là encore ils ne firent rien, si ce n'est un geste de la main l'autorisant à prendre les choses en main. Mon père ne se le fit pas dire deux fois, il me poussa vers la table et se retourna vers l'assaillant, les mains déjà en formes de poings. Pour la première fois Derin regarda le lieutenant, peut être avait il finalement vu la menace qu'il dégageait, quoi qu'il en soit, et de ce que je me rappel, c'est lui qui décocha le premier coup de poings. Mon père y avait été préparé et réussit à l'esquiver de justesse, mais avant d'avoir eu la chance de contre-attaquer il reçut un coup de genou dans les reins, lui arrachant un cri. Moi aussi je m'étais mise à crier, la vu de son père se faisant battre alors qu'on ne pouvait rien faire pour l'aider n'avait rien de joyeux. Je pense que je me serai jeté sur le méchant si le lieutenant ne lui avait pas renvoyé la pareil : un coup de pied dans le genou. Ce fut au tour de Derin de hurler de douleur, un genou à terre, et avant qu'il put se relever mon père lui brisa l'autre articulation. Le bruit fut horrible et emplis toute la salle d'un silence pesant, suivit des sanglots du commandant. J'avais les larmes aux yeux, j'avais mal pour l'homme allongé par terre, mais ce qu'il venait de recevoir était ça punition, il l'a méritait.

Soulagé que mon père s'en soit sorti indemne je sautai de ma cachette et couru vers lui, il me prit dans ses bras.

-C'est fini ma chérie, le méchant est hors d'état de nuire à présent. Je suis désolé de t'avoir montré un tel spectacle.

-Ce n'est pas grave, tu as été formidable !

«Tu ne t'en sortira pas comme ça, salaud... »

La voix était sortie de derrière mon père, les officiers ainsi que quelques soldats se précipitaient vers nous, mais il était trop tard. Derin avait sorti un couteau et l'avait planté dans le genou du lieutenant. Celui-ci retint un cri et tomba à genoux, moi toujours dans ces bras. De la où j'étais je voyais le couteau, ou plutôt le manche qui dépassait de derrière l'articulation. Deux seconde après, quatre soldats étaient sur le commandant, l'immobilisant tant bien que mal. Je me débattis pour sortir des bras de mon père et vis son visage ; un petit sourire y était affiché, un sourire triste, les yeux fermés, des larmes coulant encore à cause de la douleur. En me baissant je vis le reste de l'arme, dépassant comme un os du genou, peu de sang en sortait.

-Papa ! Il faut t'emmener chez le médecin !

Il ouvrit les yeux et se pinça les lèvres.

-C'est trop tard, murmura t il, une blessure de cette ampleur à cet endroit est inguérissable, il m'a puni comme je l'ai puni, en me privant d'avenir.

J'étais abasourdi devant ses paroles, mon héros, mon père, ne pouvait pas avoir perdu...

Un des officiers arriva devant lui et lui annonça que Derin était maîtrisé, et qu'il était désolé d'avoir

pu laisser quelque chose comme cela se produire.

-Vous n'y êtes pour rien, monsieur, tout ce qui vient de se passer est de ma faute, je n'aurai pas du baisser ma garde, et même si je ne mérite pas ce châtement, je l'ai reçu, et on ne peut plus rien y faire.

L'officier baissa les yeux et le salua. Il invita aussi tout les autres soldats présent dans cette pièce à faire de même, puis il envoya quelqu'un chercher le Médecin.

-Commandant, appela mon père, j'ai une requête.

-Allez y.

-Il y a, aux portes de ce camp, quatre bons hommes qui voudraient faire connaissance avec notre coupable, vous me suivez ? Il serait gentil de donner au général une dernière bouffé d'air en le leur amenant. De plus, je voudrai que vous envoyez un homme sur la place du marché pour venir en aide à la mère de la victime.

L'officier sourit, acquiesça, et demanda à trois hommes de l'accompagner aux portes avec Derin.

Peu de temps après vint le Médecin du camp, en uniforme vert et blanc, comme tout les hommes et femmes de la même vocation. Il s'annonça, Irten, et commença à examiner la blessure, faisant bouger la jambe du blessé le moins possible. A chaque fois que mon père étouffait un cri je serrais les dents, j'avais du mal à supporter la douleur des autres. Aussi je dis à mon père que je l'attendrai dehors et il me l'accorda.

Environ vingt minutes s'étaient écoulées quand un brancard fit son entrée dans la cantine. Mon père ressorti dessus, un énorme bandage avait remplacé le couteau.

-Nous allons amener ton père chez lui, où il sera plus confortablement installé, veux tu bien venir avec nous ?

Je regardai mon père pour y trouver la réponse, mais il ne me répondit pas.

-Je lui ai administré quelques médicaments qui l'ont un peu assommé, mais je t'assure qu'il va bien, viens tu avec nous ? Sinon je devrais l'annoncer au commandant.

Je hochai la tête et nous partîmes chez nous.

Nous croisâmes le meurtrier au passage, porté par deux soldats. Il avait le visage dans un sale état : les yeux gonflés, le nez cassé, la lèvre inférieure ouverte. Il avait du passer un mauvais quart d'heure auprès des inconnus, et je me demandais si tout cela était légal... Après tout il avait déjà été puni par mon père.

Le chemin de retour se passa sans problèmes, les navires de débarquement étaient toujours là, mouillants dans le port animé par les marchands essayant de vendre. Dix minutes suffirent pour arriver à destination, ma mère nous attendait sur le palier et se précipita vers le brancard et le Médecin pour savoir ce qui s'était passé. C'est un des soldats qui lui raconta l'histoire tout en aidant les autres à installer le blessé dans son lit. Après avoir fini de l'écouter ma mère gifla le soldat et l'accusa de n'avoir rien fait pour aider son mari. Moi-même était bouche bée devant cette réaction inattendu, et il me fallut moi-même lui expliquer que ce soldat n'y pouvait rien pour pouvoir la calmer.

-Veuillez me pardonner, c'est la première fois que je vois mon mari revenir sur une civière...

-Ce n'est rien, Madame, mais sachez qu'il a été à la hauteur des événements, et que sans lui et votre fille ce meurtrier serait toujours en liberté.

-Je suppose que vous pouvez y aller maintenant messieurs, merci de l'avoir amené jusqu'ici.

-Avec plaisir, Madame.

Ils les saluèrent elle et le Médecin et repartir vers le camp. Aussitôt disparu ma mère s'approcha de

moi et m'enlaça, me félicitant de ce que j'avais pu faire là bas, mais le Médecin coupa court à ses éloges :

-Madame...Tyn ? C'est cela ? Désolé de vous interrompre mais l'état de cet homme est grave. Non pas que sa vie est en danger, mais il se peut qu'il ne puisse jamais remarcher correctement.

-Papa a dit la même chose au camp, marmonnai je, que sa blessure était trop grosse pour guérir.

-He bien, c'est cela, la lame a touché des endroits que le corps humain seul ne peut réparer. Et malheureusement nous non plus nous ne pouvons pas faire grand-chose, si ce n'est apaiser la douleur en lui fournissant des médicaments. Mais même avec cela il se peut qu'il ne puisse plus jamais exercer le métier de militaire...

J'étais effondrée, mon père qui ce matin encore m'accompagnait en tant que Lieutenant pour régler un problème se retrouvait maintenant réduit à un simple civil ? C'était impossible, comment cela avait il pu autant déraiper, pourquoi mon père ce retrouvait au même point que le meurtrier, lui qui cherchait à nous défendre ? Je parti en pleurant dans ma chambre et m'enferma à clé, il me fallait de l'espace et du silence pour pouvoir engloutir la nouvelle que je venais d'apprendre : mon héro n'était plus.

On toqua à la porte, j'avais du m'assoupir car les coups devenaient de plus en plus fort et ma mère commençait à s'inquiéter.

-Actalia ! Réveil toi, ton père veut te parler.

Ma voix était pâteuse, endormie quand je lui répondis, et je me rappelai soudain pourquoi mes yeux étaient gonflés. Je couru vers la porte et l'ouvrit. Je ne comprenais pas pourquoi elle souriait, son mari était cloîtré au lit et elle, elle ne pensait qu'à sourire. Je lui demandai la raison de son bonheur tout en nous dirigeant vers sa chambre.

-Je me rends compte à quel point nous avons de la chance toi et moi d'avoir Afal dans notre famille, c'est pour cela que je souris. Il a dit qu'il voulait te voir, qu'il avait quelque chose d'important à te raconter, alors ne le faisons pas attendre.

Elle avait parfaitement raison, nous avons de la chance, et je pense que c'est à ce moment là que je le compris vraiment.

-Chéri ! Actalia est réveillée, pouvons nous entrer ?

-Bien sûr.

Sa voix était faible malgré son ton joyeux, les effets des médicaments ne s'étaient peut être pas encore dissipés. Tyn ouvrit la porte et je le vis sur son lit, dos contre le mur, avec le même sourire que lorsqu'il avait reçu sa blessure. Mais ses yeux ne pleuraient plus et reflétaient le bonheur. Surement celui d'être toujours en vie, qui sait.

-Tu es sûr que tout va bien ? Nous pouvons revenir demain matin.

Le soleil était déjà en train de se coucher, j'avais dormit toute la journée sous le coup de la colère et je m'en voulais, j'aurais du passer ce moment en compagnie de mon père plutôt que seule.

-Non, ça ira ! Dit il en rigolant, j'ai déjà trop dormi pour aujourd'hui, et je pense que toi aussi Actalia !

-C'est vrai, je resterai avec toi cette nuit. Maman a dit que tu avais quelque chose à me raconter. Il regarda maman d'un air accusateur et elle le lui renvoya avec un sourire de complice. Il revint à moi et me demanda de s'asseoir sur le lit :

-J'ai en effet quelque chose à te raconter, mais je pense que tout le monde ici a un petit creux, or je ne peux pas raconter une histoire si le bruit de vos ventres me gêne. Tyn, tu veux bien aller nous préparer quelques tartines ?

Elle lui fit une révérence exagérée : « Mais bien sûr mon bon Roi ». Et parti vers la cuisine.

« Je sais combien tu es friande de nouvelles histoires, mais celle-ci est la plus importante de toute, et je veux que tu la retiennes. »

Je hochai la tête et il m'ébouriffa les cheveux. C'était toujours le même en fin de compte, c'était mon héro.

Ma mère revint avec un plat rempli de tartines au beurre et à la confiture et le mit sur le ventre de son mari, elle s'installa de l'autre côté du lit.

-Je vois que nous sommes prêts, alors je vais commencer.

Il prit une grosse tartine et croqua dedans.

« L'histoire que je vais te raconter, Actalia, est celle de ton grand père. Cet homme qui nous a légué toute cette fortune, tous ces terrains et toute cette gloire. Je vais te la raconter comme ma mère me la raconté quand il mourut au combat. Aujourd'hui est le jour le plus approprié, je ne suis pas mort, certes, mais je ne suis plus disposé à suivre les pas de notre héro. »

Il finit sa tartine et continua :

« Ton grand père, que nous appellerons Oran, est entré dans l'armée suite à un pari perdu avec un général. A douze ans il avait parié qu'il arriverait à mettre le Général à terre, sans armes et sans aides extérieur. Le général en question était lui-même de grande renommée, et il accepta le pari du gamin en rigolant. Comme je te l'ai dit plus tôt ton grand père perdu et s'engagea dans l'armée, mais il perdu avec dignité, car rare sont ceux qui tiennent paroles, et cela le général le savait. Impressionné par la nature de l'homme, il décida de suivre lui-même sa carrière, et lui promit de lui faire atteindre les sommets. »

Moi aussi je commençais à avoir faim, je pris un bout de pain et lui dit de continuer, que l'histoire s'annonçait passionnante.

« Elle l'est ! Bon, suite à cela, Oran parti pour le château comme jeune recrue d'élite, capitaine, titre qui ne peut être attribué que par un officier de haut rang. Où il commença de longues et dures études. Le général avait vu juste, et le jeune homme, ton grand père, reçut les félicitations du Roi en personne lorsqu'il sorti de l'école pour entamer son service militaire. Cette fois ci il ne brilla pas, au château déjà il n'avait pas eu de très bons résultats dans les exercices physiques, tel que l'apprentissage et le maniement d'armes. Il sorti toutefois la tête haute, en ayant passé de justesse les épreuves qui lui donneront accès au rang d'officier. Hatén, le général du début, le suivait partout où il allait, et ce jusqu'à sa première mission, comme il lui avait promis. Tu suis toujours ? »

-Oui ! Continu, qu'elle était sa mission ?

« Sa mission consistait à infiltrer un village ennemi qui devait être leur QG, seul, pour essayer de leur soutirer le plus d'informations possibles, des plans de batailles, des noms d'officiers, tout ce qui lui venait à l'oreille et à l'œil, et rapporter le tout non pas à Hatén, mais à une garnison voisine, pour dans trois jours.

-Un village ennemi ? C'était donc en période de guerre ?

« Exactement, je sais que tu n'as pas appris cela avec ta mère encore, mais au temps de mon père il y avait une guerre entre le royaume de l'est et le notre. Je reviens à la mission. Un jour avant qu'Oran ne parte pour le village, Hatén mourut lors d'une embuscade alors qu'il patrouillait. Or c'était le seul officier mis à part ton grand père, et une bataille était prévue pour le lendemain, soit disant décisive dans cette guerre. Oran n'eut d'autre choix que de rester pour diriger les troupes, mission ou pas. »

-Mais tu as dit qu'il n'avait aucun talent pour se battre...

« En effet, mais qui a dit qu'il irai se battre ? Oran était un génie du commandement, c'est pour cela que le Roi le félicita lorsqu'il sorti de l'école. Et il comptait bien le prouver lors de cette bataille. Après avoir enterré et donné une sépulture digne du général, il réunit tout les stratèges de la troupe, pour

cela il demanda tout simplement à ses soldats qui avaient des notions dans ce domaine, « sans mentir, sauf si vous voulez mourir ». Treize hommes et femmes levèrent la main sur les milles soldats, et ils discutèrent toute la nuit, et tout le lendemain sur tous les stratagèmes possibles et inimaginables qu'ils pourraient essayer quand le moment viendra. »

-Mais ils devaient être fatigué à travailler toute la nuit, comme allaient il se battre s'ils manquaient de sommeil ? C'est toi-même qui m'a dit que le sommeil est l'ennemi le plus dangereux du combattant.

« Bonne réflexion ! En effet, Oran et ses treize compagnons étaient épuisés, aussi décidé t il qu'ils n'iraient pas se battre, mais resteraient à donner les ordres. Mais ses treize nouveaux amis refusèrent, et rejoignirent les rangs, aux commandes d'Oran. Je ne te citerai pas la stratégie qu'ils employèrent ce jour là, car tu ne comprendrai pas tout je pense, elle était composée de trop de manœuvres de distractions et de fausses attaques visant à embrouiller l'ennemi que cela t'embrouillera toi-même, aussi intelligente sois tu. »

Je rigolai et acquiesçai malgré ma déception, certes j'étais un peu jeune pour ces choses là, mais j'en avais une grande passion.

« La bataille se déroula finalement comme les quatorze l'avaient prévue, et ils remportèrent haut la main la bataille, avec en tout et pour tout cent morts et plus de trois cents blessés, contre plus de cinq cents victimes et d'innombrables blessés pour le camp adverse, avant qu'ils ne prennent la fuite ou ne se rendent. Malheureusement pour Oran, aucun de ses treize nouveaux amis ne répondirent à l'appel du soir, tous avaient été tué lors des premiers assauts, on dit même que ce fut les treize premiers morts. »

-La fatigue a eu raison d'eux...

« Sans doutes, mais à dire vrai nous ne le saurons jamais. Mais l'histoire n'est pas finie. Lorsqu'Oran fut certain que la bataille allait être gagné, il parti prendre du repos dans sa tente, comme si de rien n'était, pour ne se réveiller qu'une heure après la victoire de ses troupes. Sais-tu pourquoi il a fait ça ? »

-Pour pouvoir venir aux soldats blessés ?

« Non, il avait une mission à accomplir, et juste après avoir nommé un nouvel officier et donné tout les ordres d'après bataille, il parti pour l'exécuter. Ton grand père revint deux jours plus tard au camp voisin, à la date prévue, et donna des informations précieuses au commandant allié, qui allaient lui permettre à lui aussi de remporter sa bataille avec des pertes minimales. Son double exploit fut rapporté partout dans le pays et même dans les lignes ennemies, où il fut surnommé le Renard, pour avoir sauvé un grand nombre d'alliés, et ce sans tuer le moindre ennemi. Il fut appelé au château où on lui donna le titre de noble ainsi que des terres et une jolie fortune, en remerciement de ses actes. Un médaillon où était gravée une tête de renard lui fut aussi attribué par le Roi. Après quoi il trouva une épouse et commença à s'occuper de la terre où nous sommes actuellement, où il planta ce magnifique jardin et bâtit cette maison. »

-Mais tu as dit qu'il était mort au combat ! A t'entendre on dirait qu'il va mourir de vieillesse. Afal pouffa et m'ébouriffa les cheveux, encore une fois.

« Patience patience ! En effet il est mort au combat. Peu de temps après avoir fini sa maison, il fut rappelé sur les lignes, où son aide était demandé depuis plusieurs semaines déjà, car le commandant ennemi était un des stratèges les plus redoutés du pays. Chaque assauts alliés avait été un échec depuis son arrivé, et il devenait urgent d'envoyer quelqu'un à la hauteur. Mon père parti donc dans la semaine, j'avais trois ans, et se battit sur le front. Il mourut d'une flèche, on dit qu'il l'a reçut en plein cœur, et qu'il n'a pas souffert, mais les faits de guerres comme celui là sont rarement vrai,

quand tu es au beau milieu d'un champ de bataille tu n'as pas vraiment le temps de t'occuper de tes amis. De plus son corps n'a pas été retrouvé, encore une fois une rumeur dit qu'un ennemi l'a rapporté à son commandant. Malgré sa mort, ce sont nos troupes qui gagnèrent, par capitulation. Inutile de te dire que c'était en grande partie grâce au pouvoir de commandement de ton grand père, « il avait le don de vous redonner tout le moral nécessaire pour se battre », disaient les soldats sous ses ordres. Et puis la guerre prit fin, un traité de paix fut signé par les deux Roi, il y avait égalité, personne n'avait gagné, tout le monde avait perdu des vies. Mais le héros de cette guerre fut Oran, qui sauvegarda plus de vie que n'importe qui d'autre. »

C'était donc pour cela que mon grand père était si réputé ? Parce qu'il avait sauvé un nombre incroyable de vies grâce à ses propres décisions ? Cela devait être magnifique d'avoir assez de capacité pour pouvoir faire une chose pareil.

-Et bien Actalia, je t'ai raconté l'histoire de ton grand père, qu'en penses-tu ? Est-ce que cela te donne des idées pour l'avenir ? Je dis cela parce que moi-même, après avoir entendu cette histoire de la bouche de ma mère, j'ai tout de suite voulu m'engager pour suivre les pas de ce héros. Qu'en est-il de toi ?

Il avait touché dans le mille, tout ce qui comptait pour moi maintenant était de m'engager pour espérer un jour sauver le plus grand nombre de vies possibles. Pour être quelqu'un sur qui on pouvait compter.

-Moi aussi je veux être comme grand père Oran ! Je veux changer le monde militaire, je m'engagerai, comme toi-même tu l'as fait, et comme Oran.

Je lançai un vif regard à ma mère, qui s'était tenue silencieuse pendant tout le récit, et vis avec surprise qu'elle souriait, elle qui n'aimait pas quand je parlais des militaires ou autres choses en rapport avec son ancien métier. Elle vit ma stupéfaction et murmura :

-Tout ce que je veux c'est que tu sois heureuse, ma chérie, alors quelque soit la décision que tu prendras je la suivrai, et je t'aiderai à l'accomplir.

Je le renvoyai un grand sourire et hochai la tête.

-Ainsi donc tu veux devenir une grande héroïne ? Tu sais que le chemin sera long et pénible pour y arriver ? Tu as bien écouté le début de l'histoire où ton grand père lui-même sort de justesse des épreuves physiques ? Il n'y a pas de différence entre un homme et une femme dans cette vocation, alors il faut que tu t'y prépares.

Encore une fois je hochai la tête sans rien dire, sourire aux lèvres, tout était dit, et je ne changerai pas d'avis.

-Qu'il en soit ainsi, dit-il en se tournant vers Tyn, notre fille veut être une militaire de grande renommée ! Nous ferons donc tout ce qui est en notre pouvoir pour te guider dans cette voie. Et la première chose que je vais faire et te demander d'aller te coucher, car...

-La fatigue est le plus grand danger du soldat ! Continuait-je.

-Très bien ! Une dernière chose, (Il retira son collier du cou, auquel était attaché un médaillon, celui d'Oran, et le mit autour du mien.) désormais ceci t'appartient, puisses-tu le garder plus longtemps que moi.

Sur quoi il m'embrassa sur le front. Je lui sautai au cou et l'embrassai, fit de même avec ma mère puis parti dans sa chambre, l'esprit rempli de toutes les choses que j'allais faire en me réveillant, de mon nouveau but.

